

L'Abelle de la Nouvelle-Orleans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Adresse: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Interne at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Le 30 avril 1910. Thermomètre de E. Claudel, Officier, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N. O., Lne. Fahrenheit Centigrade

SOMMAIRE.

- 3me PAGE. Feuilleton. 4me PAGE. L'Actualité, Feuilleton, 5me PAGE. Faits Divers. 6me PAGE. Le Fiancé de Mlle Desroches. Oréillon censeur. L'Express de Genève. L'Escadron Perdu. Flambeau, conte inédit. 8me PAGE. Poésie. Mondanités. Chiffons. Les Fées.

M. Taft en voyage.

M. Taft, nous apprennent les dernières dépêches, vient de se mettre en route; il se propose de faire une tournée dans les états centraux de l'Ouest, dans un but qui n'est pas révélé; une récréation peut-être qui lui veut se donner et qui lui permettra de semer quelques sourires et de donner quelques poignées de main dans des milieux où il est connu. Le Président s'est rendu tout d'abord à Buffalo; de là il se rendra, s'il n'y est pas déjà, à Pittsburgh, puis visitera successivement Cincinnati et St. Louis, avant de regagner Washington. Le secrétaire d'Etat, M. Knox, le membre de la Chambre des représentants du Congrès M. Alexander, l'ambassadeur d'Allemagne, le comte von Bernstorff et M. Charles P. Taft rejoindront l'illustre voyageur à Pittsburgh. Dans cette dernière ville, le Président prononcera un discours devant le cercle Américain.

A Buffalo, hier, il a été l'hôte du "Buffalo Advertising Club", dans la journée, et le soir a été celui de la "Chambre de Commerce".

Aujourd'hui, M. Taft assistera aux exercices de la Première Eglise Unitarienne, et demain il prendra part, à l'Institut Carnegie, aux cérémonies commémoratives de la fondation de l'Institut, et assistera après cela à

une partie de Base Ball que se livreront deux des grands clubs de la Ligue nationale. On ne comprend pas mieux la démocratie; on ne varie pas plus sa vie, passant du grave au plaisant avec l'aisance la plus grande et aux applaudissements des foules. Celui dont le souvenir remonte à très haut dans le passé ne peut se défendre d'un étonnement bien légitime en songeant à la transformation qui s'est opérée dans notre mode d'existence et dans nos goûts. Voit-on le premier chef de la nation américaine, l'austère Washington, se rendant à une partie de Base Ball ou bien se livrant, comme le fait cet excellent M. Taft, à une partie de golf? Car le Président actuel, tout cupulent qu'il est, a une sorte de prédilection pour le jeu anglais, que nous l'avons vu jouer à la Nouvelle-Orléans avec une certaine habileté. La dernière journée de M. Taft à St. Louis sera complètement remplie: le Président déjeunera au "Commercial Club", lunchera au "Business Men's League", et le soir haranguera l'Union des Fermiers. La démocratie existentielle du président de la nation de nos jours manque-t-elle de séductions?

Peut-être serait-elle moins agréable à un homme d'une faible puissance stomacale, car, on conviendrait, qu'une grande partie de la vie d'un Président vingt-cinq siècles se passe à table, ce qui n'est pas trop désagréable car c'est là, et là seulement, qu'on ne vieillit pas.

LES Gloires françaises EN ALSACE

L'Alsace, anxieuse, attend l'autonomie que doit lui accorder le Reichstag. Dans quelques jours l'importante question sera discutée au sein du Parlement allemand. Jamais sa chère image n'a été plus présente à notre pensée, écrit un chroniqueur parisien. L'Alsace, — toujours d'actualité chez nous — l'est en ce moment plus que jamais. Une nouvelle ère de son histoire s'ouvre et à notre mémoire reviennent tous les souvenirs glorieux qu'elle rappelle.

Par delà les Vosges, dans cette étroite vallée où le Rhin s'épouille, que de tragiques combats ont ensanglanté le sol et dévasté les bords gais riant. Depuis des siècles, les peuples latins s'y sont heurtés aux peuples germaniques; les batailles ont succédé aux batailles, les ravages aux ravages et aux incendies. Là-bas, pas de champ sans histoire, pas de houblonnière et de vignes qui n'aient vu tomber d'obscurs héros; pas de ville, de village qui n'évoque le nom d'un grand capitaine, les beaux soirs d'une victoire ou la débandade sinistre d'une défaite. Pour nous seuls, que de morts et de combats nous et que de journées d'épopée! Ensisheim et Turckheim chantent à la France la gloire de Turenne, l'ombre du grand Condé se mêle aux brumes du Rhin, et les remparts de Strasbourg enseignent encore aux Alsaciens le génie de Vauban. Les murs de Huningue content la défense sans espoir de Barbanègre contre 30,000 Autrichiens, Frœschwiller, Wissembourg, la jeunesse épique de Hohle; mais aussi la mort d'Abel Douay, les désastres de Mac-Mahon et la chevauchée dernière des cuirassiers du général de Bonnemains qui s'en vont mourir

Péron et Equateur. Lima, Pérou, 30 avril. — On a tout lieu de croire qu'une entente

aux premières maisons de Morsbroan.

Toutes ces luttes, qui, sans cesse durant les siècles, se sont déroulées sur leur territoire, devaient influer sur l'âme des Alsaciens. A voir tant de fois leurs demeures incendiées, leurs récoltes détruites, leurs champs ravagés; à subir l'invasion des bandes de Wallenstein ou de Bernard de Saxe-Weimar, des hussards hongrois de Marie Thérèse ou de la maison de Villars, à recueillir les débris des armées défaits, à relever tant de ruines, les Alsaciens pouvaient à bon droit haïr la guerre. Ils eussent pu avoir la mentalité esclave des peuples qui sont les jouets de puissances plus fortes, qui subissent les chocs sans oser prendre parti, spectateurs impassibles et douloureux, sans énergie devant la fatalité. Bien au contraire, la guerre si souvent exposée à leurs yeux, leur fut une école de grandeur et de discipline. L'Alsacien est un soldat. Il est parce que son sol constamment dépeuplé lui a fait admettre la nécessité de l'héroïsme; parce que sa race est formée avec le sang de bien des guerriers venus de partout, qui ont traversé son pays et s'y sont établis.

Mais l'Alsacien guerrier d'origine et de nécessité a donné ses meilleurs soldats à la France. Sous l'ancien régime, lorsque l'Alsace ne faisait pas encore partie du royaume, beaucoup d'Alsaciens brillèrent au premier rang sous les fleurs de lys de France.

Puis voici les armées de la république, les héros en sabots auxquels le Strasbourgeois Kellermann permit de s'enorgueillir de la bataille de Valmy. Schérer, de Delle, qui conduisit à la victoire les armées de Sambre-et-Meuse et remplaça sur les bords du Pô, Bonaparte attardé en Egypte. Custine, qui prit Mayence est de Strasbourg. Kléber, dont la statue reste comme un souvenir de bronze sur une des plus grandes places de Strasbourg et donne au petits Alsaciens le plus bel exemple de bravoure et d'énergie fidèle au drapeau, meurt sur les bords du Nil sous le couteau d'un fanatique. L'effigie de Rapp, dressée à Colmar, où il naquit, raconte à tous sa glorieuse histoire. Engagé à seize ans, il s'entraîna sur tous les champs de bataille depuis les Pyramides jusqu'à la Moskowa. Lefèvre, duc de Dantzig, maréchal d'Empire et sénateur, né à Rouffach, traverse l'Europe de l'Espagne à Moscou. Pas une bataille, pas une fête glorieuse où il ne fut. Bruat, amiral de France, dont la statue s'élève à Colmar, après une carrière étonnante, est mort du choléra à bord du "Montebello". Il se bat sous les ordres de la Bretonnière à Navarin, est fait prisonnier par les Algériens, subit une dure captivité; il sillonne toutes les mers et reste un des plus nobles souvenirs de la marine française.

Que de gloire n'évoque pas chaque place du moindre village et encore de nos jours ne devons-nous pas remercier nos frères des provinces annexées de tant d'héroïsme dépensé pour la France. C'est Flatters qui disparaît au Sahara, Fiegenschuh qui lutte jusqu'au dernier souffle dans l'Ouganda; tant de héros inconnus de l'armée coloniale, tant de petits légionnaires qui meurent un beau soir loin de leur Gretchen et des toits blancs de leur village pour une patrie qu'ils considèrent toujours comme la leur. Du sang versé d'Alsace naîtra toujours une floraison glorieuse.

Péron et Equateur. Lima, Pérou, 30 avril. — On a tout lieu de croire qu'une entente

satisfaisante interviendra sous peu entre le Pérou et l'Equateur, entente qui on l'espère dissipera le ressentiment provoqué dans les deux pays par les démonstrations de Lima et de Quito.

LE Crêpe du Veuf

Le Docteur Jacques Bertillon publie assez souvent des statistiques intéressantes et qui comportent une leçon morale. Ainsi, en janvier dernier, il nous montrait, chiffres en mains, que la mortalité est beaucoup plus considérable chez les célibataires que les gens mariés; la différence est double pour les hommes, d'un peu moins pour les femmes. Morale: mariez-vous!

Qu'en pensent les veufs, qui ont écouté la leçon et fait cette utile expérience sanitaire du mariage? Ils en ont tellement apprécié les bienfaits que, sitôt veufs, ils ne songent qu'à recommencer. Une nouvelle statistique du Docteur Bertillon nous montre les veufs se mariant bien plus souvent que les célibataires du même âge.

En France, par exemple, pour l'année 1901, 424 veufs de 25 à 35 ans (c'est l'âge où l'on épouse le plus) ont convolé, contre 310 mariages de célibataires. A tous les autres âges, jusqu'à 70 ans, leur "nuptialité" est "double" de celle des garçons du même âge.

Il n'échappe pas, du reste, au Docteur Jacques Bertillon, que les conditions économiques jouent ici un rôle prépondérant. Le veuf a presque toujours le revenu et l'état social nécessaires à un ménage, puisqu'il s'est marié déjà; il peut avoir de jeunes enfants qui exigent les soins d'une femme, ou un métier qu'on n'exerce bien qu'à deux. Et enfin, il a prouvé déjà qu'il avait la vocation conjugale; mais c'est quelque chose que l'expérience ne l'ait pas rebuté.

Elle l'a si peu rebuté que sur 100 seconds mariages la statistique constate — en Suisse, pour changer — que 25 ont lieu moins d'un an après, 26 de 1 à 2 ans, 14 de 3 à 4 ans. Ainsi, non seulement la plupart des veufs se remariaient, mais encore le quart dans l'année même de leur veuvage, un autre quart dans l'année qui suit; il n'y en a que 16 pour 100 qui attendent plus de cinq ans. Constatation un peu affligeante pour la défunte, mais bien flatteuse pour l'institution.

Les veuves subissent aussi cet attrait du revenez-y, mais avec moins de force. Avant vingt ans et après trente, elles se marient juste autant que les jeunes filles; mais de vingt à trente ans les jeunes filles leur dament le pion. Il s'ensuit que les femmes ont moins besoin de notre compagnie que nous n'avons besoin de la leur. A vrai dire, M. Bertillon le note, les statistiques anciennes accusaient une nuptialité plus forte des veuves. On pourrait tirer de cette petite note de longues considérations sur le temps présent.

Les veuves sont, aussi, moins pressées, et cependant les deux tiers de celles qui se remarient le font avant cinq ans.

Résumé de tous ces chiffres; le mariage est une si bonne chose que ceux qui en ont goûté ne peuvent plus s'en passer, et leurs regrets sont même si vifs qu'ils se hâtent d'être infidèles à la mémoire de leur premier conjoint. Cette conclusion est probablement très morale. Tenons-nous-y.

Dans une pièce de Labiche, figure un bon jeune homme qui fait de la statistique; il est même

arrivé à calculer le chiffre exact des veuves qui ont passé dans l'année sur le pont des Arts! Vous voyez bien qu'on avait tort de lui sourire, et que ces veuves du pont des Arts peuvent prêter aux plus sérieuses considérations sociales. Quel génie, ce Labiche!

THOMAS WALSH.

M. Thomas Walsh, récemment décédé à Washington, était l'un des amis et l'un des hommes d'affaires du feu roi Léopold. Sa carrière, que racontent les "Münchener Nachrichten", fut aventureuse et singulière. Il était originaire d'Irlande où il naquit en 1851. A dix-neuf ans il s'embarqua pour l'Amérique, où il mena d'abord la vie d'un pauvre diable, car il était parti sans le sou, au point qu'il avait dû voyager dans la cale. Il débuta à Boston comme balayeur des rues; il fut ensuite journaliste et menuisier, puis s'en alla au Colorado où il s'improvisa mécanicien et architecte. Là il bâtit à Leadville un hôtel qu'il exploita lui-même avec beaucoup d'intelligence et de générosité. Il y donnait asile aux chercheurs d'or malheureux, sans leur rien demander tant qu'ils étaient dans l'infortune. Quand ceux-ci s'occupaient de ne pouvoir le payer: "C'est bon, leur disait-il, vous me réglez plus tard quand la veine vous sera venue". Dans la plupart des cas, il fit encore une bonne affaire; même, comme beaucoup de ses pensionnaires lui donnaient en paiement des actions de mines, il devenait en moins de sept ans un des riches du pays. En 1900, il alla à Paris visiter l'Exposition Universelle. Il y rencontra le roi Léopold et fit sur le monarque une telle impression que celui-ci lui offrit l'administration de tous ses domaines du Congo. M. Walsh déclina cette mission de confiance; mais, pour marquer sa gratitude au roi, il lui conseilla de spéculer avec lui sur les mines d'or du Colorado, ce qu'il fit de concert pour leur plus grand profit. En 1905, le fils unique de Thomas Walsh fut tué dans un accident d'automobile et sa fille unique épousa, contre sa volonté, un jeune millionnaire M. Edward McLean. Celle-ci vient d'hériter de la fortune paternelle, qu'on estime à 250 millions de francs.

PENSEZ

Nos aïeux disaient "escarpollette", qui est joli; nous disons "balançoire", qui est laid. Cela suffit à différencier deux époques.

Il n'y a pas de vieillards heureux; il n'y a que des vieillards résignés.

Les optimistes disent: "Tout est bien". Les pessimistes: "Tout est mal". Les sages: "Rien n'est tout à fait bien ni tout à fait mal."

L'homme a une telle soif de justice que, forcé par l'expérience de ne plus croire à celle des hommes, il se réfugie en celle de Dieu.

Notre vanité est telle que nous tirons inconsciemment gloire de faits auxquels nous sommes totalement étrangers. A qui n'est-il pas arrivé, le matin, de s'écrier, avec une pointe d'orgueil: "Ce qu'il a plu cette nuit!"

On est indulgent par faiblesse, souvent plus que par bonté.



Mlle MARGUERITE DUPONT.

La lauréate du dernier concours de l'Athénée Louisianais est née à Saint-Rambert-sur-Loire, petit village près de Saint-Etienne. Elle est venue de France avec la famille N. P. Trias, il y a trois ans et demi, habite la Nouvelle-Orléans depuis lors et sème chez Mme Michel Fortier.

Mlle Dupont, tout en restant très attachée à la France, se plaît à la Nouvelle-Orléans; elle en aime la population qui lui a été si pittoresque et qui lui rappelle celle de son pays par l'éducation, les moeurs, les goûts et la langue.

WHITE CITY.

Le joli Casino de la Cité Blanche, qui en raison de la température inclemente était resté fermé toute la semaine, sera rouvert à partir de ce soir par une reprise de "Martha", le populaire opéra de Flotow. La troupe de la Boston Ideal Opera Company, en dépit de cette clôture forcée, n'est pas restée inoccupée la semaine dernière. Les répétitions ont marché bon train et tout fait prévoir que la représentation de "Martha", ce soir, sera couronnée de succès.

Mlle Jenkins, ainsi qu'on l'a vu juger les personnes qui ont assisté à la représentation de dimanche dernier, est parvenue dans le rôle de "Martha" et débite à ravir les airs populaires qui abondent dans cet opéra.

MM. Buckley, Langlois et West tiennent leurs rôles avec distinction et il n'y a que des éloges à faire des chœurs. L'orchestre est placé sous l'habile direction du professeur Paolotti un des musiciens les mieux connus de notre ville.

Les billets pour les représentations de la semaine sont en vente au magasin de musique Grunwald; le dimanche il est possible de se procurer des places à la pharmacie Cusack, coin des rues Batonne et Canal.

ORPHEUM.

Les deux dernières représentations de la saison seront données aujourd'hui à l'Orpheum, et tout fait prévoir qu'une foule nombreuse en profitera pour applaudir les artistes qui paraissent sur la scène de ce populaire théâtre avant le baisser définitif du rideau. Le programme donné cette semaine est véritablement l'un des meilleurs de la saison et comprend

plusieurs numéros d'une réelle valeur.

WEST END.

L'ouverture du West End, le populaire rendez-vous d'été de la population néo-orléanaise, aura lieu ce soir.

En prévision de la foule considérable qui se rendra cet après-midi et ce soir au bord du lac la New Orleans Railway Company a organisé de nombreux services spéciaux.

Un excellent programme de vaudeville sera donné sur la scène du West End, ainsi que des vues cinématographiques.

Le célèbre orchestre du professeur Tasso, qui depuis deux ans fait les délices des habitués du West End. La troupe de vaudeville est placée sous la direction de M. Jules F. Bister, le populaire manager du théâtre de l'Orpheum.

Tsai Tao part pour New York.

Washington, 30 avril. — Le prince impérial Tsai Tao, qui depuis son arrivée a été très fêté dans les milieux officiels de la capitale, a visité hier l'Académie navale d'Annapolis sous la direction du surintendant Fowler.

Dans la soirée le prince et sa suite ont assisté à un brillant dîner donné à la légation chinoise, dîner suivi d'une réception.

A minuit le prince Tsai Tao est parti pour New York où il passera la journée de dimanche. Lundi il visitera l'Académie militaire de West Point et mardi les fortifications de Sandy Hook.

Tsai Tao s'embarquera vers le milieu de la semaine pour l'Europe.

Par seroit, ces messieurs ne tarderont point à découvrir que les jeux de golf et de tennis étaient ici merveilleusement installés, que l'on y jouissait d'une tranquillité impossible à obtenir à la plage encombrée de Porni, et deux semaines ne s'étaient pas écoulées que le transportement se révélait complet.

Les journées passaient, gaies et rapides; grâces à l'existence au grand air et au plaisir de cette liberté inconnue. Eve s'amusait comme elle ne s'était jamais amusée, et une folle envie de rire la prenait quand, à l'heure du thé, voyant le vaste salon de Ker-Lux peuplé des transfigés du parloir de Barbara, elle songeait à la mine pinée que devait faire l'autoritaire fille devant les rangs singulièrement éclaircis de sa petite cour.

Jusqu'à sir Algernon Picknell que la contagion gagna. En une minute d'indépendance, il se couvrit sa chaise et débarqua un beau matin. Sans doute trouva-t-il quelque motif plausible pour expliquer son absence à Barbara, car, à dater de ce jour, et pendant une huitaine, Sainte Marguerite n'eut pas de pain achabné joueur de golf.

Par malheur, ce beau temps fut court. Miss Ekinson, qui, depuis l'installation d'Eve, n'avait fait chez elle et que de rares apparitions se présenta à Ker-Lux au matin de la semaine suivante. Mlle de La Luzernière ache-

vait sa toilette quand on lui annonça son amie. Elle donna aussitôt l'ordre de l'introduire et s'avança pour l'embrasser; mais, au premier coup d'œil, l'expression particulière du visage de Barbara arrêta son élan.

Durant ces dernières semaines, elle avait appris à la connaître, cette expression dure, à la fois fermée et hardie, qui annonçait chez Barbara le déchaînement volontaire et calculé de toutes les puissances combattives de sa nature.

Elle se contenta donc de lui tendre la main — geste auquel miss Ekinson répondit par un effacement des doigts — et, désignant un siège, s'enquit d'un organe indifférent:

— Quel bon vent t'amène si tôt, — Eve, répliqua miss Ekinson, je suis venue te demander à quel point tu comptes t'en aller d'ici?

Mlle de La Luzernière ne répondit pas immédiatement. La sensation de brisement et de ruine qu'elle portait de façon obscure depuis sa première rencontre avec Barbara l'oppressait à cette minute jusqu'à la douleur.

— Ah! murmura-t-elle, je te gêne, n'est-ce pas? — Précisément! appuya Barbara agressive. Et te le représenter d'est que juste, car, si je possède un droit, c'est de défendre et de surveiller mon bonheur! Mlle de La Luzernière souriait. De haut, elle laissa tomber:

— C'est un bien misérable bonheur que celui qui a besoin d'être surveillé!

Il fallait beaucoup moins que cette appréciation glorieusement désagréable pour jeter hors d'elle la même une personne qui ne supportait pas la contradiction. Exaspérée, miss Ekinson s'emporta:

— Ah! tu sais, épargne-moi tes sarcasmes! On a le bonheur qu'on veut; il ne t'est pas permis de l'ignorer, à toi qui n'as pas seulement su en gagner un avec tous les atouts que tu avais dans la main!... A ta place, moi!... Enfin, il suffit. En ce qui me concerne, j'attends de toi plus de tact. Je te croyais un autre caractère, une autre délicatesse, sans quoi je n'aurais jamais commis la sottise de t'appeler... En vérité, ma confiance m'a trahi! Mon propre salon a d'abord été le théâtre de ton manège de coquette, puisqu'il faut appeler ta conduite par son nom, et tu m'as regardé au second plan, sans égard pour ma dignité de maîtresse de maison!... Cependant, j'ai patienté!... Mais à présent, c'en est trop! Non contente d'avoir un salon afin de vider le mien, et d'entraîner à ta suite mes familiers, tu séduis mon fiancé!... Voici près d'une semaine qu'il me délaisse pour grossir le flot de tes admirateurs! C'est là, tu en conviendras, un incident assez significatif pour marquer au terme à ma longan-

ité. Tu n'as donc pas à t'étonner que je vienne aujourd'hui m'informer de tes intentions.

Comme il arrive toujours, elle s'exaltait en parlant, glissait aux griefs mesquins de cette jalousie exacerbée où l'on se distingue plus le vrai du faux. Eve n'avait pas bronché. Lorsque Barbara s'arrêta, la voix cassée d'émotion et de colère, la gorge serrée par la constriction des nerfs, mais triomphante et les yeux étincelants, sûre d'avoir écrasé sa nuette interlocutrice sous l'accumulation de ces raisons violentes, Mlle de La Luzernière, comme si les propos qu'elle venait d'entendre se fussent adressés à une autre qu'elle, demanda tranquillement:

— C'est tout? — C'est tout!... confirma machinalement Barbara pas désarçonnée pas ce laconisme qu'elle ne l'eût été par une indignation fougueuse.

— Très bien. Mlle de La Luzernière avait sonné. La porte s'ouvrit devant le vieux Dominique. Très calme, Eve ordonna:

— Reconnaissez miss Ekinson. Le rouge monta au front de Barbara. La tête perdue, tremblante d'humiliation et de fureur concentrée, elle sortit sans remarquer qu'elle n'aurait pas de réponse. A l'impromptu, la question qu'elle était censée poser.

Eve se bousillait pas. Elle était de marbre; son cœur se pétrifiait.

Mais quand la porte se fut refermée sur cette oratrice qu'elle avait tant aimée, sa fierté d'altitude tomba, et un tumultueux sanglot la secoua tout entière... Les petites causes ont trop souvent, de grands effets. Mlle de La Luzernière allait s'élever à son insu. Il va sans dire qu'elle n'obéit nullement à l'injonction de Barbara, et la villégiature du comte Lothaire et de sa nièce se prolongea jusqu'à des limites que tous deux lui avaient assignées. Seulement, le vaste salon de Ker-Lux ne fut plus qu'un entre-bâiller ses portes, jusque-là grandes ouvertes, et bientôt il les ferma tout à fait. La santé de M. de La Luzernière fut le prétexte avoué de cette mesure inattendue, et le prétexte n'était pas absolument de circonstance, car le comte Lothaire donnait depuis quelque temps des signes de fatigue auxquels la jeune fille, habituée à la fragilité du vieillard, ne prêtait peut-être pas autant d'attention qu'il aurait fallu... Elle passa les dernières semaines de son séjour à Sainte-Marguerite dans une atmosphère de recueillement où elle se força d'oublier sa peine, de rendre, par la réflexion et de solides lectures, son cœur à la sérénité plus fort. Ce ne fut pas sans douleur que ses adieux furent dits.

celle qui l'avait unie à Barbara. D'abord, la blessure s'obstina à saigner; puis, avec l'étroite discipline à laquelle Eve se soumettait moralement, le bienfait de la solitude, la paix gradieuse de la mer et du ciel, le souffle balsamique des grands pins ondoyant au vent d'automne, la petite pluie fait par se cicatriser peu à peu. Lorsque le moment fut venu de rentrer à Paris, Mlle de La Luzernière, pacifiée, clemente à elle-même et à autrui, rapporta cette impression de sérénité intime qui rend l'adversité plus supportable.

Très différent était, pendant le même temps, l'état d'esprit de Barbara. Elle avait été chassée, elle, Barbara Ekinson! C'était là une offense qui, jamais, ne s'effaçait de sa mémoire. Eve la lui paraissait à son tour. Mais comment? Il paraissait difficile d'attendre en quoi que ce fut le populaire héritière placée au-dessus de toutes les attaques du sort.

Si Eve avait aimé, il eût été relativement facile, par une de ces combinaisons, machiavéliques auxquelles excelle la haine, de brier son amour, de faire de la rayonnante créature une triste abandonnée... Mais Eve n'aimait pas; elle attendait d'aimer. Tout de suite, lorsqu'elle vit que Barbara, lorsqu'elle vit que Barbara, lorsqu'elle vit que Barbara...

possait sous une autre forme, voilà tout. Et elle n'en paraissait que plus difficile à réconcilier.

Car c'était du côté de Jean de Trèves qu'il importait de manœuvrer, et le marquis, totalement inconnu d'elle, mais de qui elle se faisait une idée assez juste, ne se révélait aucunement accessible à quelque entreprise que ce fût.

Toutefois, l'intelligente Barbara ne se découragea pas. Elle vit follement à Eve et en voulait de sa domination sur ce cœur aristocratique, ce me si faibles du comte Lothaire lui eût volé!...

C'était absurde, mais très à min. L'ambitieuse fille, pour qui l'honnête Algernon Picknell ne constituait qu'un déplorable pis-aller, ne tarda pas à entreprendre de faire passer son moyen de corriger l'aveugle destin.

La suite à dimanche prochain.